

AOUT

Lecture de l'atelier d'écriture du far° 2020

Texte(s) :

Zoé Borbély, Sébastien Armure, Nina Pellegrino, Marlo Karlen,
Patrizia Romagnoli.

Composition :

Sébastien Grosset

ATELIER D'ECRITURE : LECTURE DU 29 AVRIL

ZOE

Il y a des lettres et des cercles collés sur les vitrines, des demi-cercles en métal à hauteur de main pour ouvrir les portes. Tous sont blancs. Et le pourtour des lampes, cercles noirs installés au plafond.

L'ombre des lettres forment *l'atelier d'écriture* contre la pierre chaude. Et un œil bleu, un autocollant tout en bas sur la vitre, au ras des marches qui descendent vers le trottoir, au bord du vide. L'œil gauche ou droit selon le côté du verre où je me tiendrais. À côté, il y a l'œil d'un cyclope, œil central au trait noir sur un disque blanc, une entreprise de sécurité.

Du bleu aussi entre les toits par la porte ouverte. Et le bruit d'eau où tendre la main, ramener la fraîcheur sur mon visage.

Je cherche un chemin de forêt, il partira à droite de la route. J'avance sans plan ni adresse mais je sais qu'elle m'attend dans une clairière. Liseuse de tarot. Dessins d'encre noire sur ses bras et bracelets de nacre, sortie de la terre, là, dans ses pétales de soie rouge.

Je m'assieds sur le foin et j'écoute - l'histoire partie d'Égypte et de Marseille dessinée par une femme seule au milieu des hommes. Sociétés secrètes et salons parisiens. J'apprends les écus et les bâtons, les coupes, les épées, les rois et les reines. J'avais les mères et les pères, les pentacles d'un jeu acheté il y a longtemps, à l'instinct, sans connaissances.

Elle rejette ses longs cheveux bruns en arrière, elle éclate de rire, parle de l'air et des messages qu'il souffle. Les cartes racontent que nous, assis ce soir sur la paille, pouvons suivre le chemin du cœur. Encore. Agir avec générosité pour nous-mêmes et envers l'autre. Laissez les engagements inutiles aux structures qui meurent. Le monde va bien, dit l'Univers.

La nuit descend des grands arbres et se glisse sous la chaleur du sol. Des jeunes filles nous offrent du thé et nous allons chercher des pommes, pieds nus dans la rivière. Elles nous invitent alors à nous pencher sur le monde, comment rejoindre celui annoncé par les cartes ? J'écoute l'intelligence humaine, sa densité, son poids sur l'air et la nature. Les esprits s'éloignent, nous laissent débattre avec nos privilèges.

MARLO

1-JOYEUSEMENT RIEN SAVOIR AVEC UNE GUIDE

(MARLO)

Il faudrait toujours avoir un commandant Cousteau avec soi pour étoffer votre attention aux trucs du monde. La fille à lunettes en ciré jaune a vraiment l'air de parler d'elle, j'apprendrai sur le prospectus que ses histoires personnelles viennent en fait d'un podcast sur les champignons. Elle s'arrête brusquement devant des petits morceaux de paysage pas forcément attirants, je ne sais pas si elle est consciente de son potentiel comique quand elle laisse un silence après nous avoir stoppés net dans la promenade pour nous dire "Ceci est un lampadaire !" avant de déballer l'anecdote. Les champignons en escalier sur la souche encore déployée mais toute sèche sont des coliformes argineux. Des saprophytes. Ça veut dire qu'ils se nourrissent d'un organisme en décomposition. Ils croissent par la mort. C'est exactement le genre d'info incomplète mais poétique que j'aurais notée tout de suite dans mes carnets de tout quand j'avais huit ans. Voilà ce que j'aurais dû dire la dernière fois où je me suis sentie impuissante et molle face à un deuil parental. Au lieu de parler du temps qui apaise et fait grandir et tout le merdier, j'aurais pu souhaiter que le deuil les fasse croître comme des saprophytes sur le souvenir. C'est le genre de savoirs qui rendent le monde magnétique et fascinant. Malgré le fait que la dealeuse d'infos gagnerait à poser sa voix, à conscientiser un peu son corps et à nous adresser les phrases sans fuir notre regard, ça garde un charme fou. Finalement ça lui donne un côté savant original, tellement pris par ce qu'il étudie qu'il ne sait plus bien comment faire avec les gens. La guide en ciré jaune.

PATRIZIA

2-L'EXIL DU GERANIUM

(PATRIZIA)

Ma grand-mère est raciste comme une catholique née en 39 qui a gardé les vaches jusqu'à sa majorité. Ça fait vingt ans qu'elle gagne inévitablement le prix des Balcons Fleuris du village. Avec ses géraniums. L'odeur du géranium est difficile à cerner, entre le girofle camphré d'un ailleurs impossible à localiser, et le parfum basique de station de ski au repos, tristounet. Ma mère hait ça parce que c'est synonyme de ne pas jouer proche de, de faire attention à la fragilité de cette fleur primaire et chétive, une fleur à qui c'est emmerdant de pardonner sa fragilité parce qu'elle n'a rien de follement esthétique. Je ne révélerai jamais à grand-mère Alex que les géraniums sont importés d'Afrique du Sud, qu'ils repassent par l'Éthiopie pour être conditionnés. Elle supporterait pas que des négrillons aient touché ses ornements, que ce ne soit pas le terroir suisse qu'elle sublime de mars à septembre. Elle s'étonne que les géraniums survivent à leurs mois de vacances à Lucerne en camping-car, maintenant je sais qu'ils sont taillés pour le berceau de Mandela et de l'Apartheid, pour des Abyssinies dont grand-mère Alex ne soupçonne même pas l'existence. Cette année elle a eu la deuxième place du concours. Beaucoup moins de géraniums. Je lui ai demandé comment ça se faisait, si elle avait saturé des grappes de pétales rougeâtres, elle m'a répondu que c'est la prolifération depuis avril des mouches blanches et des limaces noires. Y a des fois où la coïncidence est tellement explicite qu'elle en devient presque un peu grossière.

NINA

3-Y EN A QUI RACONTENT MAL

NINA

Je...

ZOE (*l'interrompt*)

4-SINGIN' IN THE RAIN

(ZOE)

Un chauve à pull rayé, un vieux beau très soigné, une fille au visage de peinture grecque assez timide, moi, une fille qui nous guide mais n'ose pas engager la conversation, un parapluie chacun, on marche en silence dans la ville électrisée par l'orage qui arrive. On dirait le début d'une blague. Je me demande comment on va casser la glace, je prépare ma vanne pour ouvrir la causette mais je m'attarde sur le fait que c'est triste de présenter un projet sensé briser les murs et rapprocher les gens et de pas oser parler aux trois paumés qui vous suivent pendant tout le trajet. Après la première partie les bourrasques de vent nous décoinent un peu, comme ça fait toujours avec les pannes de train ou les turbulences, on lâche les mondanités. Le chauve charismatique fait remarquer le fait que les noms de champignons dont parlait la fille en ciré jaune sont une source inépuisable de jeux de mots. Aquaphytes aquafit, saprophytes ça profite... Une nuée immense de corneilles passe au-dessus de notre tête, le chauve croit que c'est des corbeaux et la fille en ciré rectifie, il se passe une éternité d'ange où le vieux beau, la guide en ciré, le chauve et la fille grecque, sont scotchés en silence sur la nuée d'oiseaux. Pause implicite dans le spectacle, entracte attentive comme si c'était vraiment très important de ne pas rater leurs mouvements de groupe aérien. Je vanne en disant que le far a un gros budget de figurants animaliers cette année. Franc succès, c'est bon enfant, on continue à regarder. L'orage explose tellement fort qu'il réveille des odeurs endormies depuis la première rentrée des classes, des couleurs violentes tout à coup. La voix des performeuses devient mystique au cœur de la forêt aménagée, tout devient intensément explicite, les contours des sapins, les herbes, ça sent la vanille et le bois.

SEBASTIEN

5-LE TAMPON

(SEBASTIEN)

Suspendue aux lèvres larges de la belle rousse dans l'obscurité j'ai oublié mon pied replié sur ma cuisse. Ma chaussure est incrustée dans ma peau, j'ai oublié mon corps pour l'écouter et détailler ses feulements et ses mains blanches, elle nous a servi de la limonade et elle termine le périple avec des poésies déjà bien connues, on pouvait pas faire plus maternel comme comité d'accueil, j'ai l'impression de rentrer dans un chez moi mystique. Elle sort un encreur rouge et un gros tampon avec des gestes boisés, lents, découpés, religieux, très travaillés et précautionneux. Elle dit on voulait vous offrir un petit truc. Elle encre langoureusement les petits dessins naïfs et me tend une carte avec l'empreinte rouge de la pression de sa main. Un croquis minimaliste de mec qui regarde une mouche à longue tracée. Je désincarcère ma semelle de ma cuisse, j'ai une demi-semelle et un logo Merrell Shoes imprimé comme un tampon à trois paumes sous l'aîne.

PATRIZIA

6-LES TROIS FILLES SONT EXACTEMENT COMME LES CHAMPIGNONS

(PATRIZIA)

290 000 insectes volants crèvent sous chaque lampadaire, à chaque nuit d'été nyonnaise. Elle dit qu'on n'arrive pas à expliquer parfaitement ce qui les attire dans la lumière artificielle. Ils croient à un tout petit jour, à un soleil de synthèse qui ne chauffe pas assez pour qu'on reste à distance ? Ils veulent se fondre dans la lumière en se grillant dans le grand tout ? Ils ont un complexe de gloire en puissance, y voient des bulbes de loges de diva ? Dans une vieille chanson de Thomas Fersen, le prince du flegme en poésie, une mère papillon incite son fils à ne pas se laisser allumer par des histoires incandescentes mais sans suite,

NINA

“tu es un être nocturne, adorateur de la lune, et des éclairages pâles, que prodiguent les étoiles”.

PATRIZIA

L'amour ça n'est que du gaz. Catastrophe écologique qu'on a tous déjà oubliée parce que la fille nous reparle de champignons.

MARLO

7-L'ATTENTION SE DISPERSÉ

(MARLO)

La deuxième partie ressemble quand même vachement à une balade botanique pour enfants difficiles après une soirée contes qui s'est soldée par un échec cuisant. Des gamins difficiles mais timides, on se demande si on va causer. Dans l'obscurité la forme du crâne du chauve ressort comme une poire entaillée. Je ne sais pas si c'est un muscle qui ressort ou une cicatrice. Il se roule une cigarette et attend les fins de phrases pour tirer chaque bouffée. Je me demande s'il est en couple avec la première performeuse, vu comme il s'est attardé à la fin et son regard affamé sur elle. Je devrais pas être aussi attentive c'est gênant. C'est peut-être à cause du fait que l'on s'arrête devant chaque lampadaire ou arbuste pour en discuter. D'un seul coup tout transpire la causette, on a envie de scotcher des analyses de bistrot ou de plaquer des anecdotes sur tous les murets de Nyon. De devenir botaniste juste parce qu'on aime bien la forme des saules pleureurs. Ou bien c'est juste la pluie forte qui exacerbe les sens. J'aimerais tirer des conclusions prémâchées, du genre "mais finalement le spectacle ne serait-il pas contenu dans notre attention au monde ?". Youpi. J'ai six ans et je suis mature, on m'explique des choses.

ZOE

Est-ce qu'il suffit de décrire un corps de femme avec des adjectifs de la nature et vice-versa pour avoir fait un texte écoféministe ? Ce serait bon à savoir parce que c'est un gros plus financier par les temps qui courent...

SEBASTIEN

Pourquoi Rilke décrit tout le temps la nature ? Le noir vert de la nuit, les tilleuls argentés tout ça tout ça. Corinna Bille est plus balèze dans les textes que la rousse à grande bouche a choisis. L'orchis vanille est prisonnière du filet des genièvres. Tous les hameaux sont dans mes yeux et j'ai de la poussière entre les seins. Je crois que je ne sais pas écouter des poèmes quand c'est pas quelqu'un d'habité qui se défonce la gorge avec.

NINA

La ville. Marcher à travers la chaleur, puis l'ombre des arbres au bord du lac. Je m'assieds pour écrire entre les choses ramenées par le vent; l'euphorie des voix humaines et l'odeur du shit, la crème solaire. Et des souvenirs d'enfance.

Plus loin il y a un camping-car qui traverse l'Europe. À l'intérieur les gens enregistrent une chanson d'amour. Laquelle pour voyager par le cœur?

Je prendrais *Another Case of You, Darling*, ou je boirais ton *Lilac Wine* sous une *Pink Moon*. Je me laisserais aller à une *Décadanse* ?

Les Voyages aussi ce serait bien, en camping-car, l'amour des voyages et des autres.

SEBASTIEN

J'ai mon badge de courage pastel qui dit que j'ai chanté l'amour.

J'ai osé chanter l'amour, j'ai eu le courage des crooners et des speakerines de variété qui osaient jeter des paillettes sur les sentiments les plus surcotés et les plus humains de tous les temps. L'amour à la Plage de Niagara dans un van couleur de bonbons frêles, ça fait deux ans qu'ils sillonnent l'Europe et ses non-lieux, ses clivages et ses presqu'îles, pour emmagasiner des petits bouts de variétoches, éméchées ou sobres, là sur la plage artificielle où tu peux te recharger en adrénaline d'être ridicule en face de la perche, ton quart d'heure de célébrité, ton TED Talk de ménagère qui a perdu l'habitude d'avoir un regard sur elle et qui d'un coup se sent comme une proie, parait que le trac est un atavisme de face à face avec le champ de vision du prédateur. Je me force à ne pas être gênée, j'avais oublié qu'outre le physique, je n'ai pas la voix de Muriel Moreno de Niagara, je chante plus grave qu'elle et là c'est trop grave, je perds la voix, je chante l'amour comme un vieil alcool. Avec les bruits de splash et les cris d'enfants derrière, les conversations venteuses. L'Eurovision dans une baraque à glaces, ils parlent de rendre compte d'une Europe psychique, collective, amoureuse, une cartographie de la perte et du désir. Si j'avais eu plus de couilles j'aurais chanté *Still Loving You*.

PATRIZIA

Des cloches tintent dans le minibus, surmontent le ronronnement de son cœur mécanique assujetti aux pistons. Mes oreilles se prennent au jeu et s'évadent de la cage en carrosserie et plastique. Le paysage se fait évidence et mon regard plus aigu.

MARLO

Une voix souriante parle d'une ligne d'arbres pas comme les autres, une phrase rythmée différemment qui se dégage dans le récit du monde raconté par la fenêtre d'un TGV en fuite. Distance et proximité tour à tour la font et la défont. Je pourrai maintenant toucher l'écorce mauve des arbres tout simplement en tendant mes bras. Je vois mes pieds s'approcher de leurs racines silencieuses et vives. Ma tête s'incline sous l'ombre lourde du feuillage. Quelque chose en moi attend la révélation promise par cette disposition singulière. La clé d'un secret

familier que je porte en moi depuis toujours et ne sais percer. La brise qui effleure ma joue charrie l'imminence d'un dévoilement. Mais je m'aperçois que toutes les vitres sont fermées dans l'habitacle et qu'un horizon montagneux a remplacé la plaine. Mon secret ancien s'oublie au fond de ma poche.

PATRIZIA

Le marais croupit calme et transparent. À le voir comme ça, personne ne dirait qu'il descend jusqu'au centre bouillonnant de la terre, là où toutes les nations du monde fondent et fusionnent dans une étreinte incandescente.

MARLO

De temps en temps des êtres apparaissent le long du chemin, s'enfoncent dans la forêt ou, immobiles, en épousent la respiration. Ils l'habitent depuis toujours ou, du moins, depuis le temps de mon enfance. Certains d'eux sont faits de couleurs héraldiques éclatantes et me dévisagent de ce regard de sphinx propre aux animaux d'armoiries. Leur allure racée enchante ma nostalgie. (Cela fait bien longtemps que j'ai cessé de craindre l'irruption de monstres sortis d'une illustration livresque dans le couloir sombre qui mène à ma chambre. Mes peurs présentes sont disgracieuses et amères et sentent le renfermé, le plastique et la mauvaise conscience.)

PATRIZIA

Une rainure au sommet de la borne frontière. C'est l'empreinte du pouvoir que le plan quadrillé assoit sur le paysage qu'il recouvre invisible, pourvu qu'on ne la prenne pour une balafre du temps. Quant à la main qui a tracé la ligne du plan, depuis longtemps elle est devenue poussière. L'herbe a poussé des deux côtés de la pierre historiée de lichens.

PATRIZIA et MARLO

S'il arrive que la vie irrigue une borne frontière, l'inverse n'est pas vrai.

MARLO

La fraîcheur des champs me pique les chevilles, redessine les contours de mon corps qui ne sait pas encore quoi faire exactement de ses jambes et de ses bras récemment restitués par

le minibus. Il n'est jamais aisé de faire son trou dans le décor. Dans la carole des voix au bord du pré, les centres...

NINA

...de la Suisse,...

SEBASTIEN

...de la France,...

ZOE

...des États-Unis...

MARLO

...s'entrelacent, s'abîment et se retrouvent pour se perdre à nouveau. J'aime bien chavirer avec eux et perdre le mien, de centre. Il faut se hâter car bientôt c'est reparti pour un autre tour.

ZOE

L'espace saturé de chaleur pèse sur la peau et les sens. Conscience exacerbée du corps. Entravée, la pensée peine à prendre forme. Les mots blanchissent à la surface de la mémoire, s'effacent insaisissables.

SEBASTIEN

Je suffoque.

NINA

La plupart des chaises noires avec des pieds en métal est disposée autour des trois tables marron alignées au centre de la pièce. Le reste est empilé contre le mur entre deux baies vitrées. Le grand nombre de sièges vides rend visible l'assemblée nourrie des absents. Sur le sol à carreaux inégaux en pierre foncée, des tabourets et des petites tables pliables en bois clair gisent éparpillés là où on les avait abandonnés la dernière fois.

ZOE

Tout est suspendu et lisse comme le globe en verre blanc à moitié couvert de poussière, arrimé par une chaîne au plafond de l'entrée. C'est un temps provisoire en quête de direction, aspiré dans le vide creusé par l'attente de ce que je verrai sous peu.

NINA

Puis, ce sont les entrechocs au fil des pas de la petite table et du tabouret pliables pendus à mon épaule. A moins que ce ne soient mes bras et mes jambes qui résonnent ainsi révélant soudain au grand jour ma nature de marionnette. Quoi qu'il en soit, pour retrouver son aplomb, il est urgent de trouver rapidement un nouveau centre provisoire.

SEBASTIEN

Pour arriver ici, j'ai longé le lac sur une passerelle suspendue au-dessus de l'eau. Avant, j'ai descendu les rues de la ville en causant avec mon voisin, si bien que j'ai vu passer à côté de moi des platebandes fleuries, des passants, des murets, des passages-piétons que je ne saurais pas localiser ou situer dans une succession exacte. Pourtant je les ai vus et j'ai senti tout le temps l'éclat de lumière peser sur mes paupières qui plissent régulièrement sans que je m'en rende compte.

(SEBASTIEN)

J'ai déplié et posé ma table et mon tabouret sur le gazon qui sert de plage jusqu'à la rive bétonnée. J'obéis et m'assieds (et vice-versa). Beaucoup de monde en maillot de bain comme s'ils y croyaient. Une roulotte vert clair est garée en bas du mur qui délimite la plage. Des gens s'affairent autour l'air d'avoir quelque chose à faire.

PATRIZIA

Il y a même un micro.

SEBASTIEN

L'éclat du soleil estompe toute nuance et on dirait des silhouettes d'étain aux couleurs primaires, un piédestal vert au bout des pieds.

MARLO

Il a chanté *La dernière danse* de Kyo. C'est l'une des premières chansons qu'il a appris par cœur et il se rappelle qu'elle le touchait beaucoup. C'est encore le cas aujourd'hui, même si différemment. À l'époque, elle lui avait inspiré des sentiments qu'il ne connaissait pas encore. Par la suite, des expériences ont mis des noms sur ces sentiments. On n'est pas forcément amoureux quand on chante une chanson d'amour.

SEBASTIEN

Un papa avec un bébé équipé de sucette passe à ma droite. Il a mis sa casquette à l'envers, dans la même direction que son ombre. J'ai faim, je ne peux plus le nier. J'achète vite fait à la buvette de la plage une glace que j'avale de travers car il faut partir. La table et le tabouret, suspendus par des sangles, pendent à mon épaule droite.

Je me demande si la personne qui transporte ces objets c'est bien moi.

Les hurlements inintelligibles d'un passant rebondissent sur les murs incrustés de décorations postmodernes fanées. L'odeur de la cantine du supermarché voisin serpente sur la pelouse un brin cacochyme du petit parc de jeux sans enfants. Ces intenses stimulations sensorielles me passent à travers sans rencontrer de résistance. Je ressens mon corps vague, poreux, étranger, comme si la laideur commune de cet espace piétonnier, par son insignifiance opiniâtre, rendait impossible toute présence accomplie, en enlisait l'avènement dans sa poussière endémique.

Et pourtant ici-même et tout autour nichent des secrets, des crimes et des histoires de dupes, toutes révélées à l'occasion par des voix féminines, mais c'est une simple coïncidence.

NINA

L'une d'elles verse dans mes oreilles la parabole du géranium, qui de l'Afrique du Sud migre en Europe, et fait encore un crochet au Kenya avant d'atterrir enfin dans le décor générique urbain, ni vu, ni connu, ou plutôt tellement connu qu'on ne le voit plus (d'ailleurs, quand je regarde un géranium, je vois un balcon, ou ma vieillesse, ou encore ma vieillesse au balcon de ma future maison de retraite). Ainsi, dans l'ère de la mondialisation aux relents

d'esclavage, c'est à un exotisme incognito qu'incombe d'assurer la permanence si nécessaire du banal. On aurait envie de dire : « Tout ça pour ça ? » et qu'on n'a rien demandé. Mais il est déjà trop tard. Nous sommes tous responsables et suffisamment privilégiés pour avoir eu le temps d'apprendre cet énième déguisement de la violence tapie dans notre quotidien.

ZOE

J'apprends que l'hécatombe journalière d'insectes nyonnais s'élève à 290'000 individus morts d'épuisement sous l'œil écarquillé des lampadaires et dans l'indifférence générale.

MARLO

290'000 petits cadavres qui s'amoncellent invisibles jusqu'à l'aube et pour toujours.

SEBASTIEN

Je m'efforce d'imaginer 580'000 ailes minuscules, 870'000 paires de pattes arrêtées à jamais.

PATRITZIA

Curieusement, malgré la puissante stimulation exercée par la multiplication sur mes facultés imaginatives,...

NINA

...la disparition de ces multitudes entomologiques ne m'arrache aucune larme.

ZOE

J'éprouve pourtant de la pitié pour ces vies minuscules.

MARLO

C'est qu'il y a ce gros chiffre à avaler,...

SEBASTIEN

...un de plus.

PATRITZIA

J'ai presque un mouvement de rejet.

NINA

Je crois que j'en ai assez des chiffres...

ZOE

...qui n'ont que leur valeur exorbitante à m'offrir,...

MARLO

...frimeur coup de poing dans le ventre.

SEBASTIEN

Car, si les chiffres ne mentent pas,...

PATRITZIA

...il n'est pas sûr pour autant...

NINA

...qu'ils aient quelque chose à dire,...

ZOE

...surtout quand ils sont très gros...

MARLO

...et hors contexte.

SEBASTIEN

Ou alors...

PATRITZIA

...il est possible de leur faire raconter ce qu'on veut.

NINA

Dans le cas présent,...

ZOE

...on dirait que l'énormité du chiffre fonctionne comme un aveu d'impuissance.

MARLO

Soudaine, la culpabilisation fond sur nous...

SEBASTIEN

...et nous recouvre unanimement de ses ailes.

PATRITZIA

Mais quelle pénitence pour une telle hécatombe ?

NINA

Vous imaginez une vengeance sur le principe œil...

ZOE

...pour œil,...

MARLO

...dent pour dent ?

SEBASTIEN

L'absolution est la seule issue viable.

PATRITZIA

Mon éducation catholique a...

MARLO

...les dents

PATRITZIA

... longues et la conscience ses limites. Voilà qu'à peine nés nos remords tombent déjà comme des mouches.

NINA

On nous a servi un rite collectif, un *mea culpa* branché rien que pour nous, les derniers rejetons désabusés de la révolution industrielle, touristes de la morale et de l'art.

ZOE

Je me dis que si j'avais entendu le mot « saprophytes » hors contexte, j'aurais pu le prendre pour le nom d'une antique secte phénicienne célébrant les mystères d'une divinité oubliée. Je me surprends pourtant en train de regarder ces protubérances obtuses avec reconnaissance. Discrètement, elles échappent au tourisme festivalier comme au moralisme écologique et nous reconduisent à l'évidence que la vie et la mort ne sont qu'apparemment séparées.

SEBASTIEN

Le type est vraiment agréable à regarder, à écouter, un grand charisme englobant peut-être un peu dû à ses fringues jaunes et bleues, et à son grisonnement sec, de vieux beau assagi. Voix grave et éloquente, il pourrait terriblement publier des méditations guidées de lâcher-prise sur Youtube, sur une note continue de bol tibétain avec des sons de ruisseaux. Les bières qui ont précédé cet instant me font verser un peu vers le sommeil quand il fait du remplissage de silence avec des ‘Voilààààà, on va quitter la viiiiille, on va vers la périphérie, vers le Norrrrd...’. Ça fait forcément partie de l'expérience, la somnolence, il a dû penser au fait que le public d'art vivant contemporain est souvent fatigué, et le gaillard a vraiment l'air de vouloir nous plonger en hypnose légère et de connaître son coup. Je me laisse porter, le jour tombe et on se laisse tous bercer par le roulement mécanique, on glisse tellement les suspensions sont souples et huilées comme des lutteurs turcs, le type conduit manuellement alors que la camionnette est bourrée de technologies électroniques superflues, du genre caméra de recul et bips d'évitement, lui il s'en fout, il a l'air expérimenté mais un peu trop délicat pour la conduite purement instinctive, il cale souvent. Un anxieux, pris dans ce qu'il nous raconte.

NINA

Il nous parle longtemps à l'arrêt devant une bande d'arbres plantés en ligne, une sorte d'anecdote longue et relaxante où il regardait les arbres depuis le TGV, puis sortait du TGV pour aller danser sous la ligne de feuillus et réalisait que sans la perspective du train ça n'avait rien de mystique, mais que finalement depuis là-bas les TGV qui passent au loin sont fascinants et délicats comme des traits de crayon répétés. Il parle de l'ubiquité artificielle des transports, j'avais pas entendu le mot ubiquité depuis belle lurette, belle lurette non plus d'ailleurs, il nous laisse sans voix.

SEBASTIEN

Je repère une femme un peu gitane ostensible comme ça, qui marche avec entrain le long de la route. Elle parle en hébreu au chauffeur, il lui répond en Français, elle monte avec nous et chantonne, personne ne sait s'il faut regarder la figurante ou se laisser porter par la bandeson qu'elle nous offre dans cette langue rugueuse, on est zombifiés comme des gosses au cinéma après la piscine, on se laisse faire.

MARLO

À partir de là on sait que tout est possible, que le type n'est pas seulement notre chauffeur mais aussi un artiste contemporain qui risque fort de chercher à nous déranger. Un peu plus tard une des femmes à bord sort alors qu'on est encore en marche, elle a l'air très sensible à tout le monde dans le petit van mais franchement timide, son pantalon blanc est carrément trop large pour elle, elle a un badge à la taille et je me demande si elle est infirmière ou physio ou un truc de cette trempe-là, ou si elle a une pudeur des jambes, difficile à dire. Elle répond en silence à ma question en se mettant face à la voiture, le chauffeur la regarde avec une intensité de metteur en scène, en faisant vibrer une petite cloche de vache, le truc qui n'échappe jamais quand un Français vient faire un spectacle local sur n'importe quelle région de Suisse. En fait elle cachait une morphsuit sous son pantalon, un truc ultra moulant une pièce aux couleurs du drapeau de la Belgique, un mix d'armoiries d'ici d'il y a quelques siècles je suppose, les couleurs des fêtes de Genève aussi, des blasons. Elle nous fixe sans qu'on voit son visage, on avance vers elle comme si on allait l'écraser, elle se tire de côté à la dernière seconde, j'essaie de ne pas penser aux films d'horreur, à ses pommettes saillantes sans voir les yeux sous le tissu jaune, et surtout pas au fait qu'elle aurait pu mettre un soutien-gorge en sachant qu'il fait froid et que c'est vraiment très moulant. Derrière elle il y a plein de figurants similaires, qui nous fixent aux fenêtres, mon ventre se tend comme la première fois où j'ai regardé Shining ou aux nuits d'Halloween dans le quartier, ou comme quand on est suivi la nuit et qu'on a plus assez de jus pour se battre et pas de couteau ou de parapluie.

PATRIZIA

Les scènes de ce genre-là s'enchaînent dans un ordre qui n'est plus très clair dans ma tête, on est emportés et on attend le prochain arrêt étrange avec des surprises que l'on comprendra à moitié mais qui nous feront beaucoup d'effet. On dirait une longue hallucination gentille et un peu dangereuse. Le type sort et couvre une femme lentement avec une couverture de

l'armée, il siffle et elle bouge sous le tissu comme un serpent, c'est très long, il prend son temps, il doit ressentir des trucs de présence dorée ou quelque chose de similaire. Il a enfilé une sorte de guêtre sur toute la jambe, imprimée en nylon avec ces mêmes blasons entrecroisés, très seventies, patriote, difficile à définir, on dirait un peu une tenue de sport télévisé de l'époque de la gym des mères au foyer.

ZOE

Un homme jeune qui tient confortablement une posture très inconfortable qui doit lui couper le sang des fémorales est en train de peindre, dos à nous, avec la vase d'un étang. Un paysage brutal qui coule. Sur sa toile. Il doit être danseur, et peindre les week-ends. On parle du fait que cet étang est pile-poil aux antipodes avec les Îles Chattam, quelque part dans le Pacifique. Deux gouilles jumelées, une vaseuse et maigrichonne, et une porteuse de coraux et d'abysses à crevettes dorées. C'est fou les antipodes. Je me rappelle avoir passé deux semaines de l'été de mes huit ans à creuser la plage dans le Sud de l'Italie avec l'espoir persuasif d'arriver en Chine et de payer un riz cantonais à toute la famille. C'est la lecture d'un Science et Vie Junior quelques mois plus tard qui m'avait fait fondre en larmes, face au fait que le noyau terrestre m'aurait brûlée vive si j'y étais arrivée.

SEBASTIEN

Le type a une éloquence de radio, il compare les routes à des ondes et fait des grands gestes fluides, il a des yeux fous qui clignent quand il nous parle de topologies mystérieuses, de cartes qui se matérialisent concrètement dans les champs de maïs, de jumelages, d'être partout et nulle part. Il porte un bagage étymologique et amoureux hallucinant, la commune de Gingins pile à mi-distance entre les deux frontières franco-suisse, et en plus ça viendrait de "gangen" en vieil Allemand, le village où l'on va, où l'on est en allant, il dit que le point exact de mi-distance est pile poil au milieu d'un champ en friche assez impersonnel, il nous demande si on le pense sur ce caillou tout sec, ou sur cet arbre tordu. On passe par la Vy de l'Etraz, Via Strata en Latin, une putain de route romaine presque aussi puissante que la Francigena, avec ce terme intraductible, strata, entre "aménagée", "de la route", "d'armée", "du passage"... Strata ça fait penser à Street, Strasse, strada, straat, mais nous en Français on aurait strate, stratégie, estrade... Une route qui traverse plusieurs strates, qui sert de plan de guerre transfrontalier... Très brièvement et très intensément je me fonds absolument dans ce qu'il dit, comme captivée par un reportage animalier un jour d'école buissonnière, je

contemple les hameaux tristes et dégueulasses de la campagne vaudoise en me disant avec ces nouveaux yeux je ne serai plus jamais désespérée, plus jamais en errance puisque les routes ont été pensées à des fins utilitaires, puisque ne rien branler en avançant sur la Vy de l'Estraz ou dans de sombres quartiers résidentiels, c'est progresser dans un putain de tout chargé d'histoire et de théories à coucher dehors. Je ferme ma gueule, secouée, c'est ça que je cherche dans tous les spectacles et dans toutes les bouteilles.

NINA

On finit par sortir de la camionnette, une sorte de fête ésotérique aléatoire, tous les figurants nous attendaient en rond, à jouer avec un ballon en forme de monde et à chanter des hymnes improvisés sur les lieux trop communs ou oubliés où se trouvent les points de frontière exacts, les distances parfaites entre deux états ou le centre d'un pays. On nous propose des prunes, je fais des bruits juteux insupportables que les voix couvrent un peu. Le centre exact des Etats-Unis est une table de pic-nic dans un hameau qui s'appelle Lebanon. En Suisse, il faudrait mettre une plaque à flanc de façade au milieu d'une falaise pour marquer le centre du pays. Un point de chute centré sur la carte, mais en réalité vertical. Un des chanteurs très grand, il a l'air iranien, a un pied dans un vacoped et ça rajoute un truc très concret et étrange à la scène. On regarde la borne frontière et les champs ajustés en fonction, des labourages français et des labourages suisses, on n'a pas désherbé pareil des deux côtés et la ligne de frictions plonge jusqu'au lac. Le type est touché au cœur par ces faits de géographie mystique. On est au-dessus de La Rippe et un des mecs de l'équipe aux allures de groom abîmé par la vie nous conduit au retour, en silence, il s'arrête régulièrement pour poser des blasons sur des portes de granges, ou des façades anonymes dans des zones industrielles. Des lieux pourris et anodins qui deviennent des centres, des courbes, des cœurs névralgiques, des finis terrae, des confins que personne ne reconnaît. Je ressors rincée, j'ai mille aventures pas encore vécues dans le cœur, une grosse chaleur vibrante dans le ventre et très envie d'une bière.

ZOE

Je m'assieds dans la cour sous les enseignes des supermarchés, à l'abri du vent, à l'ombre opaque d'une pyramide en verre. J'écris, il y a une plume d'oiseau, droite, plantée entre deux pavés. Devant un mégot de cigarette. Un totem au moineau.

MARLO

Une femme au foulard s'enfonce dans la forêt
l'image semble être le début dans film sur un écran
je vois la femme qui avance encore parmi les arbres
à travers la fenêtre du van
c'est live, c'est du maintenant et du vivant.

NINA

Le conducteur raconte des anecdotes

MARLO

ou les suppose

NINA

les entrepose dans le van
pour ses quelques voyageurs
il s'agirait d'imaginer et j'en ai bien envie.

PATRIZIA

Je sais qu'on va rentrer
je sais qu'on est pas bien loin du lieu de départ
mais j'en sais pas plus

TOUTES ET TOUS

on n'en sait pas plus

PATRIZIA

les voyageurs, les spectateurs qui regardons par les fenêtres

NINA

du van.

SEBASTIEN

On passe des bornes
les bornes aussi ont des histoires

NINA

on nous les raconte

SEBASTIEN

sur une chansonnette qui reste dans la tête
au retour y'a une impression de fin de trip

NINA

sous champignons

SEBASTIEN

reste un souvenir de coucher de soleil rose
où on ne sait plus si c'était un hasard.

ZOE

J'ai oublié ce que le conducteur a raconté

SEBASTIEN

en partie

ZOE

Peut-être même que j'ai l'image mais pas le son
comme une scène à l'écran
mais c'était en live par la fenêtre du van
c'était du maintenant qui est passé

SEBASTIEN

et du vivant.

MARLO

Je décris, j'épuise un lieu, en faire mon autoportrait.

ZOE

Par accumulation.

PATRIZIA

Il y a des lettres et des cercles collés sur les vitrines, des demi-cercles en métal à hauteur de main pour ouvrir les portes. Tous sont blancs. Et le pourtour des lampes, cercles noirs installés au plafond.

SEBASTIEN

L'ombre des lettres forment...

SEBASTIEN ET NINA

...l'atelier d'écriture...

NINA

...contre la pierre chaude.

MARLO

Et un œil bleu, un autocollant tout en bas sur la vitre, au ras des marches qui descendent vers le trottoir, au bord du vide.

ZOE

L'œil gauche ou droit selon le côté du verre où je me tiendrais.

PATRIZIA

À côté, il y a l'œil d'un cyclope,

SEBASTIEN

œil central au trait noir sur un disque blanc, une entreprise de sécurité.

SEBASTIEN ET NINA

Du bleu aussi entre les toits par la porte ouverte.

TOUTES ET TOUS

Et le bruit d'eau où tendre la main, ramener la fraîcheur sur mon visage.

